

UN

STORM

Octobre 2016

L'étranger à la poitrine large et puissante se tenait les bras ballants. Avec ses épaules musclées, sa taille mince sous un torse en parfait triangle et ses cuisses robustes, cet impressionnant spécimen de virilité dégageait une impression d'efficacité redoutable. Pour couronner le tout, il arborait une épaisse chevelure brune et bouclée.

À la vérité, tout cela était un peu trop, un peu cliché. Doté d'un physique, superbe, de héros de films d'action et d'aventures, cet homme à la mâchoire carrée et à la dentition parfaite semblait tout droit sorti de la couverture illustrée d'un roman d'amour de Victoria Saint-Clair.

Sauf qu'il avait ce regard. Un œil taquin et malicieux, plein d'amour, même lorsque le reste de son attitude exprimait le plus grand sérieux. Ce qu'ils en avaient vu, ces yeux. Rien ou presque ne leur échappait.

Donc, oui, l'étranger avait beaucoup de charme. Un charme voyou, diraient certains.

Tout de noir vêtu, il était équipé, outre sa tenue tactique, d'un gilet pare-balles. À côté de lui était campé un homme d'environ une tête de moins que lui et la moitié de son poids, en uniforme de combat vert de la Police armée du peuple, la plus importante branche du ministère chinois de la Sécurité publique. Sa chemise impeccablement rentrée dans son pantalon laissait deviner un ventre parfaitement plat. D'après ses

galons, il était colonel. Son nom, brodé en caractères chinois, se lisait « Feng », une fois romanisé.

Il fumait une cigarette sans filtre dont le bout rougeoyait dans l'obscurité précédant l'aube. Lorsqu'il recracha la fumée, l'air s'emplit d'une odeur de clous de girofle.

Les deux hommes se tenaient en observation sur un petit promontoire. Les jumelles de l'étranger étaient braquées sur un entrepôt en contrebas, un édifice en acier peint de deux étages, dépourvu de fenêtres. Les seuls accès en étaient la porte d'entrée et une petite trappe sur le toit-terrasse.

Le caractère rudimentaire de l'endroit attirait presque l'attention, comme si ses propriétaires s'étaient donné tant de mal pour le faire passer inaperçu qu'on ne voyait que lui. Aucune signalétique n'avait été installée autour du bâtiment, dont le terrain, envahi par les mauvaises herbes, n'avait fait l'objet d'aucun aménagement paysager. Le parking à la couverture en bitume défoncée n'accueillait qu'une poignée de véhicules, d'un autre âge, pour la plupart. Un seul projecteur l'éclairait. On ne distinguait aucun signe de mouvement à l'extérieur. La plupart du temps, il ne se passait rien ou presque en ces lieux.

De temps à autre, néanmoins, ils s'animaient. Ces jours-là, l'effervescence à l'intérieur de ce petit bâtiment sommaire attirait l'attention des hautes sphères de l'État américain, à l'autre bout de la planète.

— C'est dingue qu'une telle activité ait pu se développer ici sans éveiller le moindre soupçon, fit remarquer l'étranger en mandarin – l'une des neuf langues qu'il maîtrisait –, sans se donner la peine de dissimuler son sarcasme.

— Parfois, la meilleure cachette, c'est à la vue de tous, objecta le colonel Feng, la voix rauque.

Sur ses lèvres se dessina un léger sourire narquois, qu'il fit disparaître.

— On aurait pu croire qu'elle aurait fini par se faire repérer et que cela aurait commencé à jaser, commenta l'étranger.

— Parce que vous partez du principe qu'il y a quelque chose à remarquer, rétorqua le colonel Feng, avant de basculer

en anglais. Il me semble qu'il existe un proverbe américain à propos de ce genre de suppositions.

— « Gardez vos amis près de vous et vos ennemis encore plus près », acquiesça l'étranger.

Le colonel Feng plissa les yeux et aspira une nouvelle bouffée de sa cigarette. Derrière l'entrepôt, les eaux du Huangpu s'écoulaient en silence. Au-delà – et tout autour d'eux – s'étendait Shanghai.

L'étranger n'était pas sans savoir que cette ville historique du centre-est de la Chine est le berceau de la seconde plus grande économie mondiale actuelle – que son ascension fulgurante est en passe de propulser au premier rang, de l'avis de certains. Jadis, ce fut le premier port chinois que le pays, après sa défaite lors des guerres de l'Opium, ouvrit au commerce avec l'Occident. Plus récemment, le parti communiste chinois y décida de commencer à lâcher du lest sur les sévères restrictions imposées par le marxisme au plan économique, afin d'ouvrir la voie à l'impitoyable efficacité du capitalisme.

Le rôle joué dans cette décision par la réussite financière des États-Unis n'est pas anodin. Non plus que le sens de l'exceptionnalisme si profondément ancré en Chine.

Depuis, une relation complexe et délicate s'est développée entre les deux superpuissances. Chacune est la plus importante partenaire commerciale de l'autre. Chacune a procédé à de lourds investissements chez l'autre. Chacune verrait son économie s'effondrer si l'autre venait à disparaître. Et pourtant, chacune reste persuadée que l'autre n'a de cesse de chercher à la duper.

Aussi fallait-il voir un fort symbolisme dans l'image que donnaient ce Chinois et cet Américain unis dans une coopération aussi étroite malgré l'antagonisme fondamental de leurs intérêts.

— Ça ne devrait plus tarder, maintenant ? lança l'étranger.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit le colonel. Puis-je vous rappeler que je ne suis ici qu'à des fins de supervision et que cette curieuse... disons, collaboration ?... n'a lieu d'être

qu'en raison de l'insistance continuelle de votre gouvernement concernant la nature des activités de cette entreprise. Le mien, lui, nie catégoriquement avoir connaissance de ce qui se passe, selon vos allégations, ici.

— Mais oui, bien sûr, fit l'étranger, le visage impassible.

Une lueur expressive avait toutefois jailli dans ses yeux.

— C'est d'ailleurs pour cela que vous êtes venu tout seul, sans le moindre renfort. Pour superviser.

— Il semble que nous nous comprenons parfaitement, conclut Feng.

La cigarette aux clous de girofle rougeoya de nouveau. Durant un court instant, ni l'un ni l'autre ne parla.

Ce qui était sur le point de se produire avait été mis en route quinze jours plus tôt, à la suite d'un simple entretien téléphonique entre deux puissants.

L'identité de l'appelant demeurait un mystère pour l'étranger. Son correspondant, en revanche, était un certain Jedediah Jones, l'homme du Service des opérations clandestines de la CIA, qui occupait le poste d'« exécuteur des opérations de nettoyage ». Et qui, parfois, se contentait de l'acronyme de son titre. Humour d'espion.

Tout comme les relations entre les États-Unis et la Chine, la danse que menaient l'étranger et Jones était complexe. L'étranger travaillait pour Jones sur une base temporaire, ponctuelle et sans qu'il en existe une seule trace. Il suffisait d'examiner un tout petit échantillon d'échanges entre les deux hommes pour en conclure que Jones accordait autant de valeur à l'étranger qu'à un gobelet jetable, et que, de la même manière, l'étranger accordait à Jones à peu près autant de confiance qu'un consommateur averti aux produits vantés par les publiereportages de fin de soirée.

Cependant, ils avaient autant besoin l'un de l'autre que leur patrie réclamait leurs services. Et chacun en était venu à se fier aux talents et aux qualités de l'autre, ainsi qu'à ses ressources uniques, dont quantité avaient déjà été mises en œuvre pour l'organisation de cette opération.

Sa cigarette maintenant éteinte, le colonel Feng toussa à deux reprises. À entendre ces fortes quintes, qui ressemblaient à des aboiements, l'étranger se demanda brièvement s'il ne s'agissait pas d'une sorte de signal.

— C'est très étrange, vous savez, dit Feng, une fois la gorge éclaircie. Vous ressemblez beaucoup à un dénommé Derrick Storm, un agent des services secrets américains, un homme qui loue ses services à un département de la CIA censé ne pas exister.

— Un beau gosse, j'imagine, déclara l'étranger.

— Nous disposons de toute une série de photos de lui, assez crues, d'ailleurs, pour beaucoup, en raison de la relation amoureuse qu'il a eue avec l'un de nos agents, il y a quelques années. Peut-être aimeriez-vous m'accompagner ensuite au poste pour y jeter un œil ?

— Qui refuserait une invitation à regarder les photos cochonnes d'un autre ?! répondit l'étranger. Bien sûr que j'y jetterai volontiers un œil. Dès que nous en aurons terminé ici.

— Il serait bien entendu illégal pour lui de se trouver dans ce pays sans en avoir dûment averti les autorités, poursuivit Feng. Cela lui vaudrait un long séjour en prison, s'il se faisait prendre.

— Voilà pourquoi je suis bien certain qu'il n'est pas là, répliqua l'étranger. Je suis sûr qu'un homme aussi séduisant et intelligent ne courrait pas le risque de...

La conversation fut alors interrompue par un grondement sourd en provenance de l'intérieur du bâtiment. Le bruit emplit l'air et fit légèrement trembler le sol.

— Excusez-moi. C'est le signal pour moi, indiqua l'étranger, qui appuya ensuite sur un bouton pour activer l'ouverture d'un canal de transmission sur son système de communication. Feu ! lança-t-il dans le micro relié à son oreillette.

La première balle fusa d'un canon muni d'un silencieux Alpha Dog 9, capable de réduire de plus de cinquante décibels le niveau sonore de la détonation. Au lieu d'un claquement retentissant, seul un bruit sourd se fit entendre.

La cible – l’ampoule de l’unique projecteur – ne résista pas. Il était impossible que quiconque à l’intérieur ait perçu le bruit de verre. Pas avec le vrombissement des machines.

Le parking désormais plongé dans l’obscurité, l’étranger dévala le promontoire jusqu’au sentier creusé sur son flanc pour s’approcher du bâtiment par le sud.

Deux autres hommes, y compris celui qui avait dégommé l’ampoule, arrivaient par l’est. Deux autres encore, auparavant cachés près de la rive du fleuve, avançaient par le nord.

Tous les quatre étaient également des étrangers, entrés en Chine munis de visas touristiques... de manière officiellement non officielle. Il leur était interdit de se trouver en possession d’armes à feu. Tout ce qu’ils s’apprêtaient à faire avait toutes les chances d’être illégal.

Si quoi que ce soit devait tourner mal, le moindre bureaucrate de l’ambassade des États-Unis pourrait clamer son ignorance en toute bonne foi. L’ambassadeur en personne n’était au courant de rien. Dès lors, privée de toute protection diplomatique, l’équipe devrait se débrouiller seule avec le système judiciaire chinois.

Voilà pourquoi rien ne pouvait mal tourner.

Mais rien ne tournerait mal. L’étranger était doué d’une intelligence solide. Manifestement, les lieux n’étaient pas gardés. Il avait formé ses hommes à l’implantation du site pendant quinze jours, à grand renfort de séances de simulation, de sorte qu’ils en connaissaient les abords comme le fond de leur poche. Ils l’auraient sécurisé avant que ses occupants aient eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

Du moins, c’était ce qu’espérait l’étranger.

Un coup de feu – sonore, cette fois, car non atténué par un silencieux – résonna alors sur le promontoire.

— Un homme touché, informa-t-on l’étranger dans son oreillette.

Aucune trace de panique dans la voix. Le ton était parfaitement neutre. Il s’agissait de professionnels. D’une roulade, l’étranger s’accroupit au milieu du sentier. Ils avaient décidé de

faire l'impasse sur les lunettes de vision nocturne, trop encombrantes. L'étranger s'en voulait maintenant de les avoir jugées inutiles pour atteindre leur objectif.

Nouveau coup de feu. Clairement tiré par un fusil. La vitesse du projectile était reconnaissable entre toutes.

— Repliez-vous, repliez-vous, à couvert, entendit l'étranger dire à l'un de ses hommes. D'où ça vient, bon sang ?

L'étranger maintint sa position. Voilà qu'il se retrouvait à découvert sur le versant du promontoire. Seuls ses vêtements noirs le dissimulaient dans la nuit.

Le fusil tira de nouveau. Cette fois, l'étranger fut en mesure de repérer l'éclair de la détonation. La silhouette couchée sur le ventre, derrière, formait une tache sombre.

— Sniper sur le toit, indiqua-t-il en portant sa montre à sa bouche. Ne bougez pas. Je m'en occupe.

L'étranger positionna vivement le viseur de sa lunette Swarovski Z6 sur la partie de la tache correspondant à la tête du tireur. La cible n'était pas évidente, mais c'était la seule dont il disposait.

Il n'y avait pas de vent. Et il se trouvait à une cinquantaine de mètres, à peu près à la même hauteur que le toit. De jour, l'étranger aurait pu décider quel œil il souhaitait faire sauter. Dans l'obscurité, le tir demeurerait relativement aisé.

L'étranger appuya sur la détente. Dans la lunette, il vit le corps allongé perdre vie.

— C'est bon, annonça-t-il par le biais de sa montre. État du blessé ?

— La balle s'est logée dans le gilet, indiqua une voix rauque. Je douille...

Gros essoufflement.

— ... et j'ai du mal à respirer...

Gros râle.

— ... mais ça va aller.

— Vous pouvez quand même assurer la suite ? s'enquit l'étranger.

— Bien sûr, monsieur.

— Bon, ne gaspillons pas le peu de temps que nous n'avions pas pour commencer. Allons-y.

— Et s'il y a un autre tireur embusqué ? demanda un autre.

— Prions pour qu'il soit mauvais tireur, répondit le chef.

Sans plus attendre, il acheva sa descente du promontoire pour gagner l'unique porte de l'entrepôt, qu'il atteignit en même temps que ses hommes arrivés par le nord, armés d'un bélier.

Un seul homme arriva de l'est. L'autre, celui qui avait été touché, était encore quelque part dans la nature.

Sans un mot, ils empoignèrent le bélier à deux.

— Une, deux, compta l'étranger.

Le « trois » se fondit dans un grognement. Les hommes enfoncèrent la porte de toutes leurs forces. L'acier se froissa, mais ne céda pas.

— Encore, insista l'étranger. Visez la poignée.

Il reprit le décompte. Cette fois, le mot « trois » fut rapidement suivi d'un bruit de métal déchiré.

— Un petit dernier.

Sans guère plus de résistance à offrir, la porte céda au coup de pied que lui décocha l'étranger pour l'achever.

L'arme brandie, ils pénétrèrent dans un vaste espace fortement éclairé par des rangées de plafonniers au néon, protégés par des cages. Néanmoins, la lumière était moins impressionnante que le bruit : à plein régime, les presses d'imprimerie offset Heidelberg font un fracas du diable.

Il régnait un tel vacarme que la demi-douzaine d'hommes à l'intérieur, équipés de coquilles de protection auditive, n'avaient pas entendu le grabuge à l'extérieur. Tous étaient concentrés sur le défilement rapide du papier dans la presse, prêts à procéder aux moindres ajustements nécessaires des niveaux d'encre ou de l'alignement du papier.

Ce n'est, à vrai dire, que lorsque l'étranger actionna l'un des commutateurs rouges du système de coupure d'urgence installé sur le mur du fond, ce qui priva aussitôt la machine de courant, qu'ils se rendirent compte que quelque chose clochait.

À l'arrêt de la presse, on distingua mieux ce qui était en cours d'impression : des planches et des planches de faux billets de vingt dollars américains imités à la perfection. Le fameux papier composé à soixante-quinze pour cent de coton et vingt-cinq de lin, l'encre verte en relief, le fil de sécurité à l'intérieur, le portrait en filigrane, tout y était. Rien à voir avec les mauvaises contrefaçons réalisées sur une simple Hewlett Packard. Celles-là étaient totalement impossibles à distinguer de l'original produit par le Trésor américain. Elles avaient été créées à l'identique ou presque à l'aide de plaques gravées par des experts au talent exceptionnel.

Tout autour de la salle s'alignaient les autres outils des faux-monnayeurs : une presse à platines pour le gaufrage, une coupeuse de papier industriel, une machine à compter et cercler les billets.

C'était une formidable installation, la plus importante du genre au monde. Une fois adéquatement calibrée, la presse lancée à plein régime pouvait cracher jusqu'à cinquante millions de dollars à l'heure. Des piles de faux billets verts emballés sous film plastique attendaient sur une palette dans un coin. Dans un autre étaient entreposés d'énormes rouleaux de papier verge. Le seul véritable problème logistique auquel les escrocs seraient confrontés serait de trouver le moyen d'écouler leur argent.

L'étranger aurait compris qu'on s'arrête pour contempler tout cela. Ce n'est pas si fréquent de voir une fortune en espèces prendre vie sous vos yeux. Mais il n'était pas là pour faire du tourisme.

Tandis que ses hommes maîtrisaient les opérateurs, qui levèrent docilement les mains en l'air pour se laisser passer les menottes en plastique, l'étranger se hâta vers un petit bureau en forme de clapier, aménagé dans le coin du bâtiment rectangulaire.

Après s'être couvert le poing de sa manche, il donna un coup dans l'une des fenêtres. Le carreau à simple vitrage se brisa aussitôt, ce qui lui permit d'atteindre le verrou.

Il ouvrit la porte, mais au premier pas posé à l'intérieur, un sifflement perçant lui déclencha une sensation de fourmis quelque part sous la ceinture. En baissant les yeux, il se découvrit une fléchette plantée sur le côté d'une fesse. Trois autres venaient de le rater et de se ficher dans le mur du fond.

Piégé. Le bureau était piégé. Leurs renseignements n'indiquaient rien de la sorte. D'ailleurs, qui se servirait de fléchettes ? Une fléchette ne ferait de mal à personne, à moins qu'il ne s'agisse de...

Poison. L'étranger saisit la fléchette et l'arracha, avec l'espoir de l'avoir retirée avant que les toxines aient pu lui pénétrer dans le sang. Il en examina rapidement la pointe et ne vit, à sa grande surprise, que du sang. Il ne semblait pas qu'il y eût d'autres substances.

Voilà qui expliquait tout. Ce dispositif non létal devait simplement être destiné à éviter que les subalternes ne viennent fourrer leur nez là où ils ne devaient pas – et à punir toute tentative éventuelle.

Sans s'attarder sur ces réflexions, l'étranger entra dans le bureau. C'était le véritable but de sa mission. Il ne suffisait pas de détruire les plaques d'impression et de mettre les presses hors service. Jedediah Jones lui avait demandé, de manière très explicite, de lui rapporter des preuves concernant l'identité de ceux qui se cachaient derrière ces activités.

Selon la rumeur, aussi largement répandue que peu vérifiée, il s'agissait de l'une des nombreuses ramifications d'un groupe d'hommes d'affaires chinois connu sous le nom des sept de Shanghai. Si l'histoire de l'économie moderne chinoise a commencé à Shanghai, l'histoire de la ville elle-même ne saurait être contée sans évoquer les sept membres du parti communiste chinois qui ont reçu la mise de fonds et les directives pour créer, en toute liberté, un immense conglomérat industriel. Les sept de Shanghai étaient censés lancer la Chine à l'assaut des marchés afin de doubler les États-Unis et de montrer à leurs compatriotes comment faire des affaires à l'occidentale.

La première étape était en cours. La seconde ne se déroulait pas si bien. D'autres entrepreneurs chinois, qui avaient eux-mêmes décidé de se lancer dans les affaires et qui devaient leur réussite à leurs bonnes idées et à leur dur labeur, se révélaient beaucoup plus productifs. Les sept de Shanghai, à jamais gras et paresseux, n'étaient que de médiocres magnats, avec beaucoup plus d'échecs que de réussites à leur actif. En outre, ils manifestaient un certain penchant pour le crime. Nourris à la culture du PCC, au sein duquel sévissait la corruption, ils glissaient facilement de l'entreprise légitime à la collaboration avec la pègre.

Néanmoins, le savoir était une chose, le prouver en était une autre. Or, ils se montraient insaisissables – avec la bénédiction et le soutien du PCC – pour qu'on les prenne en flagrant délit de quoi que ce soit d'assez important permettant de forcer les autorités chinoises à agir. Il fallait les mettre dans l'embarras grâce, notamment, à des plaintes d'hommes d'affaires légitimes.

Jusque-là.

Peut-être.

L'étranger procédait avec empressement, car il savait son temps compté ; or celui-ci filait. Le bureau était joliment meublé – sans extravagance toutefois – et il y régnait une ambiance agréable. La pièce servait fréquemment, même si l'étranger devinait qu'aucun des sept de Shanghai n'y avait établi son quartier général. Jamais ils ne se seraient permis un tel rapprochement avec ce genre d'activités.

Non, il s'agissait du poste de travail d'un lieutenant de haut rang, un homme de confiance chargé de diriger les opérations, dont il serait toutefois très facile de faire un bouc émissaire et de se débarrasser en cas de besoin.

L'étranger se dirigea d'abord vers le bureau au milieu de la pièce. Les tiroirs renfermaient une théière, une flasque d'alcool et divers en-cas. Apparemment, le lieutenant aimait garder des provisions. Dans le tiroir du haut s'entassait tout un fatras de stylos, crayons, trombones et notes autocollantes – les criminels aussi ont besoin de fournitures de bureau, semblait-il. L'étranger allait continuer lorsqu'un reflet irisé attira son œil.

Il s'agissait d'un CD, rangé dans son boîtier transparent. L'étranger s'en empara et le glissa dans son gilet pare-balles.

Ensuite, il passa au meuble de classement adossé au mur du fond. Le premier dossier ne contenait aucun document, mais des cassettes. Il les empocha également. Puis, il examina le dossier suivant, rempli de documents qu'il entreprit de photographier.

L'étranger mitraillait le plus vite possible, sans prendre la peine de vérifier le sujet de ses clichés. Il serait temps plus tard de déterminer si tout cela avait un intérêt quelconque ou s'il s'agissait d'une simple liste de courses.

Soudain, le temps fut écoulé.

À l'extérieur, des cris s'élevaient de nouveau. Par les fenêtres du bureau, il vit une nuée de membres de la Police armée du peuple, en uniformes verts, envahir les locaux. Ils hurlaient ; pourtant, leur agitation ne semblait pas dirigée contre les six imprimeurs assis en silence, en rang par terre, au pied de leur machine à l'arrêt ; non, les ordres étaient destinés aux quatre hommes en gilets pare-balles en train de détruire tout ce qu'ils pouvaient de l'appareil de contrefaçon.

L'étranger sortit du bureau juste au moment où le colonel Feng pénétrait dans l'entrepôt, la cigarette aux lèvres. C'est avec un large sourire d'autosatisfaction qu'il s'approcha de l'étranger.

— Colonel Feng, l'apostropha ce dernier, je vois que vous aviez de la compagnie, finalement.

— Le bruit des coups de feu a dû alerter cet escadron. Une chance, n'est-ce pas, qu'il se soit trouvé dans les parages pour une mission d'entraînement ?

— En effet, opina l'étranger, qui cherchait à se rapprocher de ses hommes, agglutinés ensemble.

— Mais maintenant qu'ils sont là, ils vont prendre les choses en main, puisqu'à notre grande surprise, il faut bien le dire, il semble que nous ayons affaire à une activité criminelle, déclara Feng. De la part de mon gouvernement, je vous remercie de la découverte de cette entreprise illicite.

— Mais avec plaisir.

— Bien, je suppose que votre travail est terminé. Vous allez maintenant nous remettre toutes les preuves que vous avez réunies, y compris le téléphone qui vous a servi à prendre des photos. Nous veillerons à les transmettre aux autorités compétentes, afin que les malfaiteurs soient poursuivis.

— Je n'en doute pas, assura l'étranger.

Il avait maintenant rejoint ses hommes. L'un d'eux sortit de sous son gilet pare-balles un objet de la taille d'une chaussure, du moins jusqu'à ce qu'il enfonce deux boutons. Aussitôt, la chose se transforma en une barrière d'un mètre quatre-vingts sur un mètre vingt. L'équipe s'accroupit derrière, les doigts dans les oreilles et les yeux fermés, sous le regard d'un Feng manifestement plus curieux de l'objet que menacé par lui.

— Déployez, commanda alors l'étranger.

Trois choses s'enchaînèrent rapidement.

D'abord, les lumières s'éteignirent.

Ensuite, il se produisit une énorme explosion, suffisamment forte pour percer un grand trou sur le côté de l'entrepôt.

Enfin, l'onde de choc atteignit le colonel ; elle le renversa et écrasa sa cigarette en même temps.

Lorsque la poussière se fut dissipée, les étrangers étaient déjà loin – et les preuves, avec eux.